

PAUL ARDENNE

comment je suis oiseau



LEPASSAGE

DU MÊME AUTEUR

Essais

L'IMAGE CORPS, FIGURES DE L'HUMAIN DANS L'ART DU XX^e SIÈCLE
(éditions du Regard, 2001)

EXTRÊME – ESTHÉTIQUES DE LA LIMITE DÉPASSÉE (Flammarion, 2007)

MOTO, NOTRE AMOUR (Flammarion, 2010)

L'HISTOIRE COMME UNE CHAIR (La Mulette/BDL, 2012)

Romans

LA HALTE (QUE, 2003)

NOUVEL ÂGE (Le Grand Miroir, 2007)

SANS VISAGE (Grasset, 2012)

PAUL ARDENNE

COMMENT JE SUIS OISEAU



LEPASSAGE

*Où sommes-nous donc, nous étonnant d'y être,
et que l'étonnement étonne?*

Michel Deguy, *La Poésie n'est pas seule*

*À présent, laissez-moi ausculter ce qui vit et meurt,
en moi et autour de moi.*

Louis Calaferte, *Septentrion*

In the end, everything is a gag.

Charlie Chaplin

I.

Je suis né oiseau. Quand? Je ne saurais le dire. Où? Je n'en ai pas d'idée formée. Pourquoi? Je l'ignore, à dire vrai. Mais enfin, le fait est : je suis né oiseau, c'est oiseau que je suis né.

On peut naître homme ou femme, comme tout le monde ou presque dans l'univers des humains. On sort du ventre d'une mère, un jour, dans un flot de liquides, de senteurs fortes, de cris de douleur et d'encouragement. Naître homme ou femme n'est pas facile, paraît-il, n'étaient certaines techniques médicales de naissance assistée qui limitent les souffrances de la parturiente et sans doute, par voie de conséquence, celle de l'enfant qui vient au monde. Je vous rassure : naître oiseau n'est pas non plus une sinécure, ce n'est ni facile ni sans douleur. J'ajoute que pour nous oiseaux, il n'existe aucun procédé d'anesthésie des maux physiques que génère le processus de la naissance. Un sentiment écrasant d'étroitesse vous saisit, d'un seul coup, le signal qu'il est temps de naître. Vous étiez bien au chaud, quasi anéanti dans une léthargie douce, à distance de tout, et voilà que vous souffrez du

manque d'espace. Voilà que vous ne savez plus où vous mettre, comment vous tourner, quelle position adopter dans l'œuf.

Seriez-vous devenu claustrophobe? On le croirait bien. Votre cou s'est tordu, parce que vous avez trop grandi à l'intérieur de l'œuf, tous ces jours où vous dormiez dans une sereine impression de chaleur. Vos ailes ont poussé, vos pattes aussi ont poussé, votre abdomen s'est gonflé. Vous occupez à présent le volume entier de l'œuf sinon bien plus. La preuve, ces coups de bec, ces coups de patte, ces coups d'ailes que vous donnez contre la paroi, contre ce mur incurvé et lisse, rigide, qui vous sépare de quelque chose que vous ne connaissez pas encore mais qui pourtant vous attire, de façon irrésistible. Le dehors? Le réel? L'univers? Le cosmos? Appelez ce quelque chose comme vous voulez, nous les oiseaux ne le nommons pas, nous n'avons nul besoin des mots qu'emploient les humains.

Qui supporterait longtemps de vivre comprimé? Pas nous autres, oiseaux, quand vient l'heure de quitter notre si particulier cocon utérin. Il faut sortir de l'œuf, vaille que vaille. Sinon, le désespoir. La voie est toute tracée. L'instinct vous guide, bon prince, une force inattendue vous aide, aussi. Vous tambourinez contre la surface interne de l'œuf et miracle!, ce geste brutal va se montrer payant, il vous ouvre le sésame de la vie au grand air, de l'envol. Si vous étiez homme et non oiseau à ce moment précis de votre processus de naissance, vous penseriez avec raison que la nature est avisée. N'a-t-elle pas tout fait pour que l'œuf ne soit pas votre prison, pour qu'il ne soit pas non plus votre tombeau, le lieu où vous pourriez mourir, à présent que sont épuisées les réserves alimentaires que vous garantissait cette première demeure?

Pas le temps de penser, en ce qui me concerne. Je frappe si fort du bec dans le mur de l'œuf que la coquille fait plus que s'entrouvrir, elle s'éventre, laisse voir une large brèche par où s'engouffrent de l'air et de la lumière.

Les humains, dit-on, ressentent une souffrance extrême à naître, au moment où sortir du ventre maternel équivaut à devoir emplir ses poumons d'air, pour activer le mécanisme de la respiration. Comme une explosion. Les poumons subissent une telle pression instantanée, se gonflent avec tant de violence que l'envie viendrait, mais alors de façon inconsciente, de ne jamais naître, de mourir en même temps que l'on naît. J'imagine qu'il en va de même pour nous, les oiseaux. Après tout, nous sommes aussi des êtres de chair, à l'instar des humains. Différents peut-être mais pas en tout. J'ai des poumons, et je respire, comme quiconque sur la Terre. Je concède volontiers, cependant, avoir moins de mémoire qu'un humain, mémoire consciente ou non consciente. Si j'ai souffert la première fois qu'il m'a fallu respirer, lorsque la coquille de l'œuf s'est fendue comme une noix de coco sous la lame d'une machette ? En toute franchise, je ne m'en souviens pas.

Un pas, deux pas, sentir que l'on possède ce qui s'appelle des muscles, et que l'on est apte à se porter soi-même, et à se mouvoir. S'ébrouer, étirer son échine, secouer ses moignons d'ailes. Tout se fait sans qu'on y réfléchisse. Enjamber les tessons de la coquille brisée. Un coup d'œil à gauche, un coup d'œil à droite. À nous deux, le monde du dehors !

Voilà, je suis né.

2.

À Istanbul, au-dessus du Bosphore, mouettes et choucas bicolores se poursuivent avec nervosité. Que se disputent-ils? Juste un courant d'air, croirait-on.

Le regard que l'on porte sur les oiseaux est variable. Le plus souvent, l'on n'y prête aucune attention. « Ah, des oiseaux. » Ou plutôt : « Oui, des oiseaux, et alors? » La curiosité, parfois, aiguise le regard, l'affine : « Oh, ces oiseaux! » La connaissance, dans la foulée, peut soutenir le regard, et le rendre scrutateur : « Ah, c'est un gypaète! Une mésange bleue! Un ibis! »

Ma première relation avec les oiseaux a été « scopique ». Scopique? Ce terme peu usuel mais signifiant, que j'emprunte à l'esthétique, veut désigner une vision forte, un saisissement optique, à la limite un abandon de soi, de notre corps tout entier, à l'acte de regarder, à ce qui est vu. La vision scopique est celle qui s'absorbe dans ce qu'elle considère, celle qui est à deux doigts, toujours, de se confondre avec le spectacle. Ce n'est pas l'émerveillement, non, cette

sensation qui nous fabrique, sur le visage, une bouche en « O », et des yeux grands ouverts, globuleux. C'est le don parfait, plutôt : don de soi à ce que l'on regarde, à ce à quoi l'on s'est donné au point de ne plus sentir son propre corps et d'avoir perdu toute matière, toute existence physique.

Dès mon plus jeune âge, c'est ainsi que j'ai regardé les oiseaux. En cessant d'exister à leur spectacle.

Quand cela a-t-il commencé? Je n'en ai pas la moindre idée. Très tôt dans ma vie, de façon sûre.

Ma biographie indique que je n'ai pas vécu ailleurs qu'à la campagne jusqu'à l'âge de dix-sept ans. Maison isolée, ferme à l'extrémité d'un village de moins de deux cents âmes. Ces lieux excentrés, loin des villes, lestés de nature au point de rendre celle-ci parfois trop présente, et nauséuse, sont des coins à oiseaux. Dans ce périmètre ouvert, l'oiseau fait tout de suite partie du paysage. L'oiseau constitue ce paysage, il en est comme l'un des esprits, en plus d'y être une forme. Il y a là des arbres, des chemins creux terreux l'été et boueux à l'automne, des abreuvoirs à l'entrée des champs, des animaux domestiques, d'élevage et sauvages, il y a des tracteurs qui circulent ou stationnent, et des troupeaux, çà et là. Et puis il y a des oiseaux, *les* oiseaux. C'est ainsi, il semble que le monde depuis ses origines n'ait jamais été autre, dans ces lieux pareils à celui où j'ai grandi, un ensemble formé, vite familier aux sens.

La campagne – précision géographique : la campagne aunisienne, non loin du port de La Rochelle, sur l'océan Atlantique – où j'ai grandi. J'aurais dû, en bonne logique – je le conçois à présent, avec le recul de quelques dizaines

d'années —, ne pas accorder aux oiseaux plus d'importance, disons, qu'aux tracteurs, aux troupeaux, ou aux chemins creux. Ce ne fut pas le cas. J'aime le spectacle des troupeaux d'animaux, devenu anachronique et touchant depuis que nous vivons à l'ère industrielle : l'expression d'un monde qui s'est perdu, d'une ruralité que l'évolution a réduite au folklore, à présent que l'on élève les animaux en batterie et qu'on les parque en stabulations, plutôt que les laisser brouter dans le paysage naturel. J'aime aussi le spectacle des tracteurs, et l'événement que constituait, dans l'univers lent et figé de la vie campagnarde, l'irruption d'un nouveau modèle dont figure colorée et sonorité spécifique deviendraient bientôt un référent visuel et auditif de la vie locale. Bleu Ford, vert Deutz, rouge Massey Ferguson, vert et jaune John Deere, orange Fiat... Une nouvelle couleur vient blasonner la vision, y inscrire un changement. Une harmonie requalifiée des teintes se placarde devant la vision qui l'enregistre tandis que l'oreille, attentive aux sons, a déjà reconnu et classifié le bruit des quatre cylindres Ford, Deutz ou Massey Ferguson, celui des six cylindres John Deere et celui du moteur cinq cylindres Fiat, tous rendus particuliers par le rythme de leurs explosions et le cliquetis des détonations dans leurs culasses surcomprimées. Tout pareil, j'aime regarder les chemins creux, de simples chemins mal balisés, aux bordures qui se confondent avec le *saltus*, la partie non cultivée du terroir, comme l'appelaient les Romains, au point parfois de disparaître net au coin d'une forêt ou dans le plan d'un champ, devenus des impasses, avalés par la nature.

Ne pas accorder aux oiseaux plus d'importance que cela, oui, j'aurais dû, en bonne logique. Mais sans doute n'y a-t-il pas de logique en tout, et notoirement dans la vie des humains, aimeraient-ils jusqu'au fanatisme la logique, la rationalité. Dès le début de notre relation, me semble-t-il, une union s'est scellée par le regard entre eux et moi. Comme un mariage sacré unissant mes deux yeux à leur présence, un lien aussi solide que celui que crée une soudure à l'arc faisant fondre le métal de la pièce A dans le métal de la pièce B. Oui, ce lien électif m'intimait de ne jamais négliger de les regarder, s'entend, de les honorer par le truchement de l'observation optique, de même que l'on porte un regard de ferveur à la statue ou à l'icône d'un dieu protecteur.

Plus que cela même, si je dis toute la vérité. La ferveur « scopique » dans laquelle mon regard fondait au spectacle des oiseaux – celui d'un aigle majestueux, celui d'un moineau ordinaire, peu important – n'était pas loin de la fascination, une fascination qu'en vertu de la règle ordinaire j'aurais dû réserver à tout ce qui est de nature transcendante ou expérimentale, de l'univers de l'infiniment petit à celui de l'infiniment grand, ainsi qu'à tout ce qui revêt un caractère technique. Quark, électron, Soleil, étoiles, galaxies. Fusées, médecine de synthèse, ordinateurs. C'étaient ceux-là, en principe, les sujets de fascination tout trouvés, des sujets sans conteste fascinants, plus fascinants en tout cas que peuvent l'être les oiseaux pour un enfant né en Occident, cette patrie des expérimentateurs maladifs, des inventions et de la recherche technologique tous azimuts. Les oiseaux ? Des êtres archaïques, vous dira un biologiste. Des reliques d'une nature qui les a créés il y a si longtemps, nés dans la

foulée des dinosaures, bien avant l'homme, voici des dizaines de millions d'années, avec un tout petit cerveau dans une boîte crânienne aérée de parties creuses. Des restes de la Nature Naturante, pas beaucoup plus.

Mais non. Pour moi, il en irait des oiseaux et de rien d'autre. Ce serait de la dévotion, de l'amour fou, une passion. Et surtout, ce serait *moi*.

Oui, ce seraient les oiseaux ou rien, les oiseaux et rien d'autre. Pour eux-mêmes mais aussi pour moi. Je précise : je serais oiseau. Oui, moi-même, un oiseau.

En surplomb du détroit, des mouettes continuent à tourner, toujours nerveuses. Leur groupe se déplace vers le pont situé au pied de la tour de Galata, au couronnement génois si caractéristique, pointue comme un chapeau conique. Les pêcheurs du pont ont jeté dans la passe des têtes et des visières de poissons, à le parier, et elles s'excitent. Oui, je serais oiseau, pas seulement un observateur ébloui des oiseaux. J'aurais tôt ou tard un bec, des plumes, quatre doigts au bout de mes pattes gainées comme l'est la peau des serpents, couvertes d'écailles. D'accord, il suffisait que je me regarde, à cet âge tout juste commencé de ma vie, pour devoir admettre que je n'étais pas encore oiseau. J'avais un nez et une bouche à la place du bec, des bras couverts d'un fin duvet blond mais pas de plumes à leur terminaison, j'avais, fichés au bout de mes pieds, cinq orteils potelés : pas trace de la moindre griffe qui m'eût permis de m'accrocher sans mal à un tronc d'arbre après y avoir planté d'un geste franc, à l'atterrissage, mes appendices pédestres. Mais qu'à cela ne tienne : j'étais en train de devenir oiseau, la

transformation s'opérait en moi sans tambour ni trompette, je n'aurais su dire pourquoi mais je flairais, je sentais l'oiseau en train de coloniser ma chair.

J'avais aussi cette certitude : j'étais né oiseau. Je me souvenais que j'avais brisé la coquille de l'œuf maternel et engagé mon petit corps vers le dehors, vers la lumière. Fait *indéniable* que cette naissance. Même ma mère – mais par bienveillance, peut-être, pour ne pas me contredire ou me vexer – n'avait pas contesté ma conviction. « Né oiseau, toi... Qui sait? Je ne crois plus ni dans la Providence ni dans la magie mais laissons faire. L'important, c'est que tu aies conscience d'être quelqu'un. »

À Istanbul, j'ai rendez-vous avec un ami turc. Nous avons souvent des discussions complexes, en anglais. Il regarde avec moi les mouettes au pied du pont de Galata, un instant. « *Your old dream, to become a bird*, dit-il. *When you where a child, Paul... You told me this incredible story... You became a bird, really... I can't believe it!* »

J'opine. Il n'a pas tort. Une histoire incroyable. Je suis devenu oiseau en France pendant que lui, Ali Kazma, il restait en Turquie un homme et rien d'autre qu'un homme. Très ordinaire Ali, né homme et ayant grandi homme, devenu adulte et demeuré un homme, Ali appelé à finir ses jours en homme, à mourir comme un homme, à être enterré comme un homme et comme on enterre un homme en terre musulmane, nu dans un linceul que l'on recouvre de terre. Parce que oiseau, moi je crèverais en oiseau, rien à voir avec la mort des humains. Je resterais là, sur le sol, des fourmis s'empareraient avec méthode de mon cadavre, des mouches y feraient

leur ponte, je perdrais mes liquides à même la terre, je serais dévoré par des décomposeurs, par un charognard, moi.

Ali Kazma, regardant les mouettes : « Je vivais autrefois dans un petit appartement avec une terrasse sur un toit d'Istanbul. Le soir, je me plaisais à aller sur cette terrasse avec un verre de vin ou un café, pour observer les oiseaux auxquels le crépuscule et sa lumière, juste après le coucher du soleil, semblaient conférer une extraordinaire bouffée d'énergie. Il y avait trois types d'oiseaux : des corneilles, des mouettes et des hirondelles. En raison de la similarité de leur taille, de leur vitesse et de leurs acrobaties, les corneilles et les mouettes étaient prises dans d'éternels conflits pour leur territoire respectif et leur nourriture, et je suivais avec joie leurs poursuites incessantes, leurs cris, leurs combats – le plaisir palpable que les uns ou les autres ressentaient lorsqu'ils avaient conquis sur l'ennemi ne serait-ce qu'une petite partie de l'attique ou une position stratégique sur une antenne : des ennemis mortels embrouillés dans leurs querelles intestines.

« Et puis il y avait les hirondelles. Petites, élégantes, elles avaient la forme du vent. Elles volaient en cercles autour des corneilles et des mouettes et il me semblait qu'elles auraient pu aisément dérober une plume de l'aile des mouettes, si elles l'avaient voulu. Mais elles opéraient à leur manière, avaient leur propre agenda et n'avaient aucun intérêt ni aucun désir de s'impliquer dans les conflits des autres oiseaux. Elles étaient totalement indifférentes. Presque snobs en somme... Et ainsi, dans un même espace, au même moment, deux expériences sans lien se confrontaient l'une à l'autre. Les hirondelles, du fait même de leur indifférence, ajoutaient une

dimension dramatique aux conflits quotidiens des corneilles et des mouettes. En leur présence, les corneilles ressemblaient encore plus à des corneilles, et les mouettes se montraient encore plus fières.

« Ce spectacle suscitait ma réflexion : qu'est-ce que cela signifie, être né sous une forme plutôt que sous une autre ? Que signifie cette sorte de destin qui module notre sens du rythme et nos expériences du temps et de l'espace ? »